

vivre dans une harmonie parfaite. Ce petit pays isolé sur une île a comme fond de tableau la jungle et la brousse.

Dès votre arrivée au Venezuela vous découvrez une nation très moderne et prospère. C'est même probablement le pays le plus prospère de toute l'Amérique latine. Il abonde en puits pétroliers et autres ressources naturelles. Le coefficient de sa population par rapport aux ressources est peu élevé. Ses institutions politiques représentatives ont fait de grands progrès et son équilibre politique est de haut calibre, en dépit d'une longue suite de régimes dictatoriaux.

D'étape en étape, vous atteignez finalement Haïti. C'est probablement l'endroit le plus dénué de toutes les Antilles. Ses trois millions d'habitants ne parlent que le français et ceux qui désirent améliorer leur sort ne savent, à vrai dire, où aller. À dire vrai, le pays n'a pas d'économie. Un de mes amis, envoyé là, à l'ambassade américaine, à titre d'économiste, m'écrivait que sa présence en ces lieux était un non-sens; l'ambassade n'avait que faire d'un économiste, le pays n'offrant pas la moindre trace visible d'une économie quelconque.

Porto Rico, pour sa part, présente le curieux spectacle de la prospérité que peut faire naître un statut ambivalent, celui d'être hors de la zone d'impôt sur le revenu et à l'intérieur de la zone douanière des États-Unis.

Cette double personnalité a multiplié les possibilités économiques du pays et c'est à elle, dans une large mesure, que l'on doit l'étonnante croissance économique que Porto Rico connaît depuis quelques années.

Les territoires néerlandais, eux, se tirent bien d'affaire. Les deux îles d'Aruba et de Curaçao, au large du Venezuela, si elles ne possèdent guère de richesses naturelles, ont du moins celle, indéniablement précieuses, de leur situation géographique. Et elles réussissent comme ports francs et centres de raffinage de pétrole. L'idée étant de puiser le pétrole au Venezuela, mais de la sortir aussitôt et de le raffiner dans des lieux moins exposés aux nationalisations. Les Vénézuéliens ont fini par mettre un certain frein à cette combinaison en exigeant, avant d'accorder une concession, qu'une partie déterminée du pétrole puisé soit raffinée chez eux, mais une sorte de compromis s'est développé entre les gens qui raffinent à Aruba et les maîtres des pétroles vénézuéliens.

À l'autre bout de la mer des Caraïbes, le Honduras britannique offre aussi une situation des plus passionnantes. Je suis une des rares personnes qui aient visité ce pays. Par un pur hasard, j'y étais le jour où le Guatemala a rompu ses relations avec les Britanniques, en 1963. Ce jour-là, j'étais assis, avec notre consul, au sommet de ruines mayas et nous regardions du côté du Guatemala. Des avions militaires nombreux décollaient et d'autres atterrissaient, si bien que nous nous demandions ce qui se passait. Au retour nous avons appris que le Guatemala avait rompu ses relations diplomatiques avec les Britanniques. La cause de la rupture était la prétention des Guatémaltèques à la totalité du pays et en particulier à Belize. Les gens du Honduras britannique ne le voit pas du même oeil. Ce sont des

Noirs, anglophones, élevés à l'anglaise et habitués aux institutions de type britannique. Au nombre de 90,000, l'idée ne leur sourit pas d'être dominés par trois millions et demi de Guatémaltèques, pour la plupart d'origine indienne et de langue espagnole. Aussi, malgré les difficultés, s'efforcent-ils de maintenir une existence indépendante assez précaire.

On trouve au Honduras britannique des investissements canadiens assez considérables dans les agrumes et, à un degré moindre, des investissements étrangers dans des plantations de canne à sucre. Mais c'est le type du pays lointain et perdu. En 1963, autant que je me rappelle, la seule façon de s'y rendre était par avion de la Jamaïque. Il y avait un avion par semaine, le mardi, qui partait à quatre heures du matin. L'idée semblait être que celui qui devait se rendre au Honduras britannique ne pouvait avoir des objections à partir à quatre heures du matin. On ne pouvait pas, semblait-il, s'imaginer que quelqu'un pouvait vouloir y aller de son plein gré.

Les Britanniques se sont engagés à défendre le pays contre les Guatémaltèques, mais il y a si peu de routes du côté du Guatemala qu'une invasion serait difficile à amener à pied d'œuvre. Le détachement britannique est peu nombreux.

Ce que j'ai dit n'és. que des exemples qui permettent de juger de la diversité de la région et des divisions qui y règnent. Il y a des divisions linguistiques: quatre langues principales se parlent. Il y a des divisions créées par les distances: les communications d'une île à l'autre et même d'un pays à l'autre sont à peine amorcées et elles n'existaient pas avant l'arrivée de l'avion. Et celui-ci a beau relier toutes ces îles et tous ces pays, il n'en reste pas moins un moyen de communication hors de portée de la bourse de la plupart des gens de la région.

Ces pays commercent peu entre eux, car aucun n'est intéressé à acheter des bananes du voisin puisqu'il en a en abondance lui-même, et de même pour le café et le sucre. Tous ces pays, en effet, doivent pour subsister compter sur la vente de ces trois produits ou d'autres produits qu'ils ont en commun, aux régions industrialisées du monde.

L'industrie la plus importante et la plus prometteuse de ces petits pays, c'est, évidemment, le tourisme. Il y a là une richesse indéniable à exploiter. Le climat est épatant à longueur d'année ou presque, et les plages sont de toute beauté. On ne trouve pas de vastes domaines, mais il y en a d'assez grands et les autochtones vous vendront avec plaisir un terrain pour une maison d'hiver ou un hôtel. La croissance économique d'une petite île ne saurait être ailleurs, à mon sens, que dans l'industrie touristique. Susciter une telle industrie n'est pas chose facile quand on songe aux institutions politiques en place, car une économie fondée sur le tourisme reste toujours une économie satellite et qui vient à trop dépendre du client et de son bon vouloir. Les difficultés ne font pas défaut, par exemple, aux Bahamas où pour la première fois de l'histoire les descendants des anciens pirates, les «Bay Street Boys» comme on les appelle, ont dû céder la puissance politique à un groupe essentiellement de couleur qui bénéficie d'un large appui populaire. Ce groupe de Noirs fait preuve d'un sens aigu des responsabilités en recon-